

Chères sœurs et frères en Christ,

Un des textes que le lectionnaire protestant et catholique propose à notre méditation commune ce dimanche est le début du livre de l'Ecclésiaste que vous avez entendu. C'est un passage influent, qui a marqué la conscience collective. J'en veux pour preuve des expressions comme « rien de neuf sous le soleil » ou encore « tout n'est que fumée », qui sont passées dans le langage commun, en français et dans d'autres langues.

Alors, dans cette première prédication à l'Église française de Bâle en tant que vicaire, je vais tenter de vous convaincre, si jamais vous ne l'étiez pas encore, de l'actualité de ces réflexions, je vais tenter de vous démontrer la modernité de ce texte. Dans un deuxième temps, j'aimerais toutefois émettre une réserve sur cette actualité au regard de notre situation de croyantes et de croyants modernes. Enfin, je terminerai en interrogeant les conclusions de l'Ecclésiaste dans l'extrait qui nous concerne aujourd'hui.

Images et modernité

Avec une délectation palpable et une grande souveraineté littéraire, celui qu'on appelle l'Ecclésiaste décrit le monde comme un éternel recommencement, sans but ni fin apparents. Comme toutes les autres créatures, l'humain n'échappe pas à cette règle. Au contraire, il s'insère lui aussi dans ce cycle sans fin de la vie et de la mort. Pour illustrer ces propos, l'auteur biblique utilise de puissantes images dont j'aimerais commenter quelques unes.

Il y a celle du soleil, qui se lève, qui se couche, et qui se dépêche de retourner à son point de départ, dit-il. Cette observation n'a rien de spectaculaire en soi. Mais dans cette formulation, c'est comme si l'Ecclésiaste attendait plus du soleil. Qu'il se prenne par exemple la liberté de ne pas se lever au même endroit, mais par exemple à l'autre bout de l'horizon. Ou encore qu'il se prenne, pour une fois, du temps pour revenir !

Il y a l'image du vent, du vent qui vient parfois du sud, parfois du nord, qui change de direction, parfois mille fois en un jour, sans que rien puisse ordonner, apparemment, ce chaos. Vous le savez, cette image du vent souverainement libre a été reprise dans l'évangile selon Jean pour décrire les modalités de déploiement de l'Esprit de Dieu, dans la bouche de Jésus : « Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit. » (Jean 3,8)

Et puis il y en a une que j'aime particulièrement, au verset 7, celle des fleuves qui se déversent inexorablement dans la mer, qui pourtant ne se remplit jamais. Depuis, nous apprenons dès l'école élémentaire que ce sont les

précipitations au-dessus des montagnes qui abreuvent les sources de ces ruisseaux, qui se transformeront en rivières, puis en fleuves, pour se déverser effectivement dans la mer. Et l'eau maritime s'évapore à son tour en nuages, nuages qui sont poussés par les vents indomptables vers les continents, où ils recommenceront d'irriguer les terres. Notre connaissance a beau être un peu plus avancée, mais nous parlons bien du cycle de l'eau, exactement comme l'envisageait l'Ecclésiaste. Et cette image de la mer qui ne se remplit pas contient certainement une interrogation profonde des anciens devant tel ou tel phénomène naturel.

Mais là où le texte prend tout son élan, et rejoint nos interrogations modernes, c'est lorsque l'auteur biblique parle des humains. Dès le verset 2, l'Ecclésiaste constate la vanité de toute entreprise humaine : « Tout n'est que fumée. Quel profit les humains tirent-ils de la peine qu'ils se donnent sous le soleil ? » Cette question, rhétorique, contient un regret, ou peut-être faudrait-il dire un reproche. Car même les actes justes et admirables disparaîtront, quand viendra une nouvelle génération.

Ce que l'Ecclésiaste dénonce ici, en creux, c'est l'injustice du monde, un monde où des personnes peu fréquentables réussissent et où des gens sincères et généreux échouent, un monde où tel partie de la population peut vivre tranquillement, avoir des loisirs, construire une vie sociale et professionnelle épanouie, tandis qu'une autre partie de la population mondiale est privée de tous ces droits fondamentaux, du simple fait d'être née au mauvais endroit.

C'est là où je crois que ce texte rejoint nos préoccupations modernes, que nous soyons croyant.e.s ou non. La question de l'injustice visible, criante des réalités humaines, et donc aussi celle de la souffrance gratuite, n'est pas une question parmi d'autres. C'est la question que les sages et les croyants se posent de tous temps, jusqu'à nos jours. Si ce texte nous parle autant, c'est parce qu'il dit avec force ce qui ne va pas, en fait, sur terre.

L'autre question que soulève le texte est celle de la mémoire, de la postérité. Dire que toutes nos actions, toutes nos entreprises ne sont que fumée, c'est une autre manière de dire qu'il ne restera pas de trace de nous, une fois que notre vie s'est terminée, ou parfois, pour les plus illustres d'entre nous, une fois que quelques générations auront passé. Que restera-t-il de moi, dans ce monde, une fois que mes projets, que la toile de mes relations, que le souvenir de ma personne ne seront plus ? Il me semble que cette question aussi, qui n'est pas tout à fait la même que celle de l'injustice et de la souffrance, est tout aussi fondamentale et toujours aussi actuelle.



Différence

Alors, vous pourriez dire à ce stade : cet Ecclésiaste, il a vraiment tout compris. Il dresse les bons constats, même s'ils sont peu réjouissants, et pose les bonnes questions. J'épaissis bien sûr le trait, pour en venir à un point où le positionnement intellectuel, les conditions de réflexion de notre auteur diffèrent fondamentalement des nôtres.

L'auteur dit au verset 4 : « Une génération passe, une nouvelle génération lui succède, mais le monde demeure indéfiniment. »

Il y a là comme une lassitude devant l'apparente immuabilité du monde, devant le cycle inexorable des jours, des saisons et de la nature. L'auteur utilise d'ailleurs, au verset 8, un terme hébreu qui dans notre traduction est rendu par « lassant ». En fait, il faudrait mieux dire « inquiétant » ou « troublant » à cet endroit. Mais c'est comme si l'auteur regrettait que l'humanité, si ingénieuse soit-elle, ne puisse jamais se défaire des contingences et des lois naturelles, ne puisse pas changer le monde.

Chères sœurs et frères en Christ, ce regret – ou ce rêve – n'est plus d'actualité. Il est devenu réalité. L'humanité s'est rendue capable de transformer les terres, de changer le climat, de laisser des traces sur notre planète qui sont visibles depuis la lune, et qui le resteront pour certaines durant des millénaires.

Ce que l'auteur biblique ne pouvait pas savoir, c'est que les actions humaines, avec les capacités technologiques que nous avons aujourd'hui, auraient la même ambivalence que lorsque qu'elles se limitaient aux *interactions* humaines. Nous avons réussi à nous protéger du froid, à produire suffisamment de nourriture pour tous et à détourner nos existences de la simple survie. En même temps, nous avons lourdement hypothéqué notre monde et nous continuons de laisser de vilaines plaies ouvertes partout où nous mettons les pieds – ou, faudrait-il dire, les machines.

Cette donne, nouvelle, change, j'en suis persuadé, de manière profonde notre situation. Et je crois qu'en Église, nous commençons seulement à l'intégrer dans notre réflexion et dans notre vie spirituelle. Ou pour le dire encore autrement : notre responsabilité de croyant.e.s est différente selon que l'on conçoit la création comme une grandeur immuable et éternelle ou si l'on prend acte de sa fragilité et de sa souffrance.

Sagesse de l'Ecclésiaste

Pour terminer, j'aimerais revenir sur les conclusions de notre auteur dans ce passage. Lui qui se présente comme un sage, dans la lignée du grand roi David, réputé pour son intelligence, et qui dit avoir « accumulé beaucoup de sagesse, plus que tous les autres avant lui à Jérusalem », sa réponse peut peut-être nous dérouter, ou du moins, nous

laisser sur notre faim.

Au verset 18, il dit : « Beaucoup de sagesse, c'est beaucoup de tracas ; Celui qui augmente son savoir, augmente sa douleur. »

On peut s'interroger. Nous dit-il vraiment de refuser le savoir pour être heureux, de ne s'intéresser à rien d'autre qu'aux affaires courantes, de ne pas se soucier des autres puisque les autres, ceux avant moi et ceux après moi, ne se soucient pas de moi ?

L'observation douloureuse que le savoir amène toujours plus de questions est ancienne. Les Grecs l'ont faite de manière brillante. Ce n'est pas tant une leçon que l'Ecclésiaste chercherait à donner aux autres que l'aboutissement provisoire d'un cheminement intellectuel et spirituel. On pourrait rétorquer à l'auteur biblique (avec tout le respect que nous avons pour ses paroles) que si sa désillusion semble si grande, c'est que son orgueil de départ, de vouloir savoir plus que tous les autres, de leur être moralement supérieur, l'était peut-être également.

Mais je ne pense pas que cela soit le dernier mot de l'Ecclésiaste. Le livre qui porte son nom contient en réalité douze chapitres de fines observations et de justes réflexions, qui n'aboutissent pas du tout à une résignation, mais bien plus à un « carpe diem » humble et lucide et qui insistent sur la responsabilité de nos actes devant l'Éternel.

Le fait même que nous ayons ses propos dans le canon biblique est une démonstration par l'absurde de son avertissement contre la quête du savoir, si tant est que cela soit son raisonnement. Ses belles images du cycle de la nature, les protestations intelligentes face à l'injustice et à l'absurdité de la vie, les soupirs et les aspirations profondes que ces observations présupposent – tout cela nous parle encore aujourd'hui. Cela résonne avec nos propres questions, nos propres aspirations, nos propres incompréhensions de croyants. Loin de nous ôter l'envie de poursuivre notre réflexion, ces paroles sont extrêmement stimulantes et nous poussent au passage à réfléchir aussi sur ce qui distingue notre condition de la sienne.

Car nous croyons, comme l'Ecclésiaste, que même si nos chemins semblent confus, même si l'histoire se répète apparemment inlassablement, même si les injustices et les défaillances humaines sont souvent insupportables, notre vie aura toujours un dessein, elle aura toujours un sens, elle sera toujours insérée dans quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus intelligent que nos doutes et nos déboires. Ce projet est celui que l'Éternel a préparé pour nous, avant que nous étions, et qui demeurera au-delà de notre passage sur terre. C'est notre conviction, car c'est sa promesse. Amen.

Paul Schalck, dimanche 3 août 2025, Leonhardskirche, Basel

